

LE DEVOIR

Sciences Humaines

CONGRÈS 2006

YORK

Une université veut
«redéfinir le possible»

Page 3



NICOLE BROSSARD

Le regard de l'écrivaine
sur les villes

Page 5

Au temps de la mise en mots
des connaissances

SOURCE: UNIVERSITÉ YORK

Cette année, l'université hôte du congrès de la FSHC, York, a proposé comme thème «La ville, festival du savoir».

Internet mettrait-il à mal le monde des connaissances? Pas sûr. Pour preuve, ne sont-ils, et elles, pas trois millions (et non pas un seul comme nous l'écrivions le 13 mai dernier) à avoir franchi les portes de la seule Bibliothèque nationale du Québec? Et ne seront-elles, et ils, pas en nombre plus de 7500 universitaires à se déplacer à compter d'aujourd'hui vers l'université York de Toronto pour partager leur savoir en sciences humaines?

NORMAND THÉRIAULT

La «conjuraison Dan Brown» frapperait-elle le monde savant? Certains pourraient le croire à lire le programme affiché en préparation de la 75^e rencontre organisée par la Fédération des sciences humaines du Canada.

A l'affiche en ce lundi 29 mai, on peut en effet lire qu'en soirée une conférence-vedette portera sur «La vision de recharge de l'évangile de Judas», un éminent spécialiste américain ayant accepté l'invitation lancée par l'Association canadienne des études patristiques, la Société canadienne des études bibliques, la Société canadienne pour l'étude de la religion et la Société théologique canadienne. Bart D. Ehrman est une figure connue dans le monde biblique anglo-saxon où ses ouvrages,

dont *Jesus. Apocalyptic Prophet of the New Millennium*, *Lost Christianities*, et le récent *Misquoting Jesus*, mettent à mal le dogmatisme chrétien. Et que Judas prenne ici la vedette, cela s'explique. Son «évangile», découvert récemment, qui s'ajoute à un autre, celui de Thomas mis au jour au temps de l'immédiat après-guerre, remet en question l'établissement des textes sacrés tels que concoctés il y a plus d'un millénaire par les patriarches de l'Église catholique. Cependant, si le sujet vous intéresse, et que vous voudriez vous déplacer vers Toronto pour cette occasion, sachez que cette activité à l'université York n'est pas unique dans le temps.

Tous azimuts

Au même moment où Bart Ehrman informe sur les recherches bibliques ré-

centes au collège Vanier, sur le même campus, à la même heure, dans l'édifice Seymour Schulich, un autre débat sera en cours. Son objet? La littérature afro-canadienne, dans un échange au titre évocateur, «La reviviscence», où l'on s'interroge sur l'importance qu'ont les universités dans la fabrication d'une littérature ethnique sur le sol canadien (et Lawrence Hill de jouer là le rôle que tenait ici un Émile Ollivier et qu'a encore à l'occasion un Dany Laferrière).

Pourtant, ces sujets ne s'inscrivent pas dans la thématique centrale de ce congrès. À l'instar de l'un ou l'autre des 379 exposés prononcés dans le cadre des rencontres organisées par les associations et sociétés historiques canadiennes.

Car cette année, pour ce congrès, l'université hôte, York, a en effet proposé «La ville, festival du savoir». Et tous les jours, du 27 mai au 3 juin, le thème sera repris.

Villes multiples

Ainsi, pour le seul 28 mai, le choix est varié. «Villes avec nos ombres de nouveau monde» met en vedette la Montréalaise Nicole Brossard. «Traduire à travers l'espace ur-

bain multilingue» voit Sherry Simon, connu à Concordia, traduire Montréal. «Images des villes canadiennes en Italie» profite de la renommée de Matteo Sanfilippo de l'Università della Tuscia. «La cécité et la Ville lumière» permet à l'Américaine Catherine Kudick de l'Université de Californie à Davis de décrire une expérience française pendant qu'une Française, Marie de Gournay, renaît dans les propos que tient Jean-Philippe Beaulieu de l'Université de Montréal avec «Une femme dans la cité des lettres».

Variété donc. Oui. Et plus encore qu'on pourrait le croire lors d'une telle rencontre. Il faut dire que la Fédération canadienne des sciences humaines est une organisation imposante en nombre et qui recouvre des secteurs divers. L'organisme accueille ainsi 68 associations savantes, 72 universités et collèges, et regroupe près de 30 000 chercheurs, étudiants et praticiens au Canada.

Alors, que la diversité soit un rendez-vous, cela s'explique. Et qu'un Judas se glisse dans le lot, on comprendra que c'est tout à fait possible.

Le Devoir

FCSH
Fédération
Congrès
Page 2

IBSEN
Lire Peer Gynt
Page 3

HISTOIRE
Informatisation
VILLE
Immigration
Page 4

LITTÉRATURE
Internet
Page 5

• SCIENCES HUMAINES •

Fédération canadienne des sciences humaines

Au nom des sociétés savantes

«S'assurer que le Canada demeure parmi les chefs de file mondiaux dans le domaine des sciences humaines»

Lorsqu'on parle de science, ce sont les domaines les plus pointus de la recherche qui viennent en tête. Celles que l'on qualifie de sciences «naturelles»: la biologie, la physique, etc. On oublie ainsi trop facilement qu'une vaste portion de la recherche canadienne est effectuée dans les sciences humaines. Pour promouvoir cette dernière, un regroupement canadien s'est formé autour de ces domaines.

CHRISTIAN LÉVESQUE

De nombreux chercheurs ont décidé en 1940 de créer la Fédération des humanités de même que la Fédération des sciences sociales pour contrer les intentions du gouvernement fédéral d'orienter tout le financement universitaire vers la médecine, l'ingénierie et les sciences naturelles. Pour les décideurs de l'époque, les sciences sociales étaient sans importance en temps de guerre.

Les deux organes se sont ensuite réunis pour constituer la Fédération canadienne des sciences humaines (FCSH). Depuis, la FCSH n'a cessé de faire valoir les intérêts des sciences humaines dans le pays et marque le pas de la recherche canadienne dans ce domaine.

La FCSH regroupe 68 associations savantes et 72 universités.

La mission officielle de l'organisme est de «défendre la liberté culturelle, politique et intellectuelle, de contribuer à l'élaboration de la politique gouvernementale, de stimuler la productivité intellectuelle et d'appliquer les sciences humaines au bien public». Et l'effort semble, encore aujourd'hui, plus qu'important.

«Notre congrès annuel constitue le plus grand regroupement de savants au Canada et aussi le plus gros rassemblement multidisciplinaire de chercheurs en Amérique du Nord», dit le directeur général de la FCSH, Paul Ledwell. Que ce soit dans les domaines de l'éducation, l'anthropologie, les beaux-arts, la psychologie, les langues, les sciences politiques, les études de l'environnement, la géographie, les relations industrielles ou le droit, la FCSH regroupe 68 associations savantes de même que 72 universités et collèges. Soit près de 30 000 chercheurs, étudiants et praticiens au pays. Le Congrès annuel des sciences humaines qu'elle organise permet à plus de 6000 chercheurs de se regrouper en un seul endroit.

Pressions

La FCSH fait aussi des pressions politiques sur le gouvernement, notamment pour assurer plus d'argent aux différents domaines de recherche. «On fait la promotion des sciences humaines tant auprès de la population qu'auprès des gouvernements. Il faut convaincre tout le monde que la recherche en sciences humaines est importante!», souligne son directeur général. Ces efforts de lobby ont notamment réussi à empêcher en 1993 l'adoption d'un projet de loi qui aurait fusionné le Conseil de recherche en sciences humaines (CRSH) (l'un des piliers du financement de la recherche) avec le Conseil des arts du Canada, et qui aurait sérieusement réduit l'importance de la recherche en sciences humaines.

Publications

De plus, pour encourager la diffusion des résultats de la recherche en sciences humaines, la FCSH a mis sur pied le Programme d'aide à l'édition savante



La FCSH fait des pressions politiques sur le gouvernement, notamment pour assurer plus d'argent aux différents domaines de recherche.

(PAES) qui finance la publication d'ouvrages de recherche. «Étant donné que la majorité des rapports de recherche en sciences humaines ne deviennent pas des "best-sellers", il est nécessaire d'appuyer la publication des résultats de la recherche canadienne», explique Paul Ledwell. Chaque année, c'est plus de 150 ouvrages qui reçoivent un tel coup de pouce. Depuis sa création en 1941, le PAES a rendu accessibles aux Canadiens plus de 5000 ouvrages de recherche. Le tout permet aussi une meilleure compréhension des sciences humaines par le grand public, les gouvernements et les organismes externes.

Actions parlementaires

D'autres initiatives sont également mises en œuvre par la FCSH pour mettre à l'avant-plan l'importance des sciences humaines. Les «petits-déjeuners sur la Colline» constituent une série de causeries organisées sur la colline du Parlement pour conscientiser les parlementaires, les fonctionnaires et les médias.

Braquer les projecteurs médiatiques sur les différents résultats des recherches innovatrices canadiennes permet à la Fédération de réaliser un double objectif: faciliter la recherche de financement pour

des domaines pointus tout en augmentant l'attrait pour les sciences humaines afin d'améliorer le recrutement des chercheurs.

Échanges

La Fédération fournit une infrastructure qui valorise la mission sociale de la recherche en sciences humaines et facilite les échanges entre chercheurs. Son financement provient des cotisations de ses membres, des recettes de son congrès annuel et du financement du CRSH.

Pour le reste, la FCSH a mis sur pied en 2001 une fondation qui s'assure de trouver un appui renouvelable à long terme. «Cela est important pour récolter des sommes pour la promotion des sciences humaines puisque c'est un domaine de recherche qui en a réellement besoin», dit Paul Ledwell. Et il faut s'assurer que notre système de recherche au pays soit fort pour que le Canada demeure parmi les chefs de file mondiaux dans le domaine des sciences humaines.»

Liste en commun

La FCSH représente ainsi un moyen de prédilection pour mettre en commun la recherche canadienne.

ne: «La Fédération canadienne des sciences humaines constitue un réseau pancanadien qui permet aux chercheurs de mieux se comprendre, d'analyser les problèmes qui touchent l'ensemble du pays et de répondre à des questionnements typiquement canadiens», explique le directeur général de l'organisme.

Depuis cinq ans, le nombre de membres de la FCSH est plutôt stable. Toutefois, le nombre d'inscriptions au congrès annuel est en hausse. Et selon les données de la FCSH, près de 64 % des étudiants au premier cycle universitaire sont inscrits en sciences humaines.

Les efforts menés par la FCSH pourront ainsi les inciter à poursuivre leurs études dans ces domaines et à devenir les chercheurs de demain. «Mais cela n'est pas toujours facile. Il y a plusieurs défis à relever qui nécessitent beaucoup de travail de notre part pour placer les sciences humaines en haut de la liste des préoccupations des médias, des gouvernements et des organismes», conclut Paul Ledwell. Si rien n'est gagné, les sciences humaines occupent aujourd'hui une place de choix, notamment grâce aux efforts constants de la Fédération.

Collaborateur du Devoir

75e congrès annuel

Le festival du savoir

«Le ratio du français lors du congrès représente plus ou moins la place qu'il a au sein du pays»

À l'occasion de la 75^e édition du plus important congrès en sciences humaines en Amérique du Nord, la Fédération canadienne des sciences humaines (FCSH) accueillera plus de 8000 délégués provenant de 70 sociétés savantes. Le thème de cette année: La ville, festival du savoir.

ULYSSE BERGERON

C'est sur le campus de l'université York à Toronto que se déroulera le congrès annuel de la FCSH, du 27 mai au 3 juin prochains. Cette année encore, il s'agit d'une occasion pour les chercheurs canadiens d'échanger avec leurs confrères des autres disciplines. À l'heure où les universités vivent au rythme de l'interdisciplinarité et du plurisectoriel, le rendez-vous est devenu quasi essentiel.

La FCSH, qui rassemble et représente 68 communautés canadiennes de chercheurs, attire lors de son congrès annuel plus de 70 associations. «Certaines d'entre elles ne font pas nécessairement partie de la fédération, mais elles se joignent à nous pour le temps du congrès. Il y a aussi quelques associations membres qui ne sont pas présentes chaque année», explique la gestionnaire du congrès, Marianne Fizet.

C'est entre autres le cas de la Société canadienne de psychologie et de l'Association canadienne des géographes, qui ne s'associent à la FCSH qu'une fois tous les deux ans.

Thématique et associations

Il en va de la nature de la programmation de l'événement, qu'on peut aisément séparer en deux grandes catégories. Il y a tout d'abord les séminaires et conférences que chapeautent les associations. «Plusieurs d'entre elles profitent de l'occasion pour organiser leur propre congrès et planifier des conférences qui s'adressent directement à leurs membres», souligne Mme Fizet. Ces activités ne rejoignent pas nécessairement la thématique proposée par l'université hôte.

«Certains s'organisent pour que leur congrès soit relié au thème, mais il faut comprendre qu'il y a des associations qui décident plusieurs années à l'avance

des grandes lignes de leur rendez-vous annuel. Il n'est pas dit que cela concorde avec le thème choisi», explique-t-elle.

L'autre volet de la programmation est celui qu'élabore la FCSH. Les activités visent alors à rassembler les préoccupations communes aux nombreuses disciplines issues. «On doit réussir à développer quelque chose qui intéresse tout le monde et qui ne joue pas dans les platebandes d'une discipline en particulier.» En d'autres termes, l'approche doit être globale et multidisciplinaire.

Invités de marque

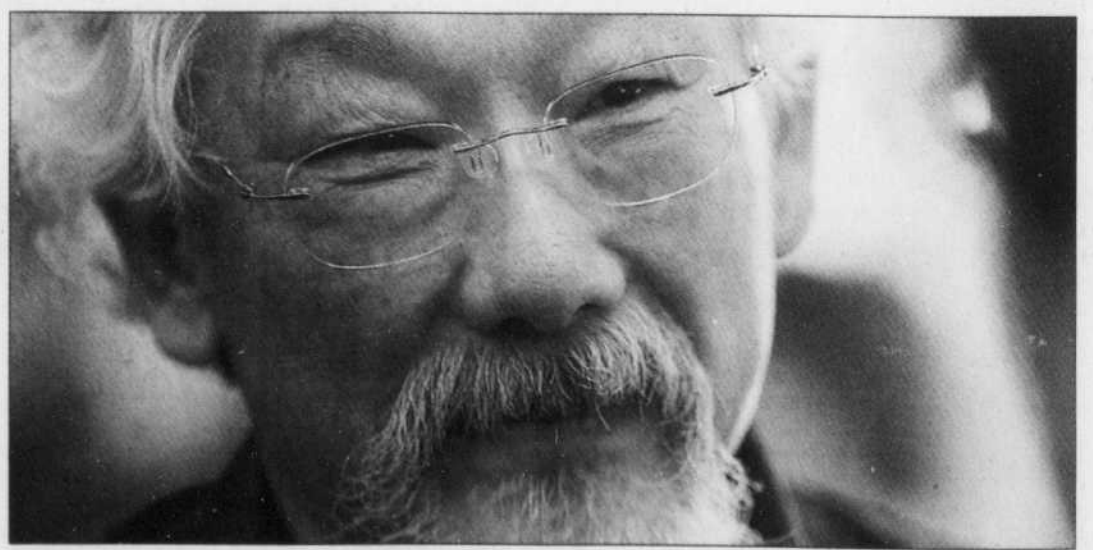
La 75^e édition ne fait donc pas exception à la règle. Comme à l'habitude, la Fédération offrira une tribune de choix à des personnalités de renommée internationale. L'éminent généticien et environnementaliste David Suzuki sera du nombre. Il donnera une conférence attendue qui s'intitule *Le défi du XXI^e siècle: fixer la limite*.

Un panel traitant de «la viabilité et la ville» suivra sa communication. Celui-ci réunira à une même table de nombreux experts interdisciplinaires, dont l'ambassadrice du Canada pour l'environnement, Karen Kraft Sloan, le président de la Société canadienne pour l'économie écologique, Mark Anielski, et la doyenne de la faculté d'études environnementales de l'université York, Joni Seager.

Autre personnalité fortement attendue: Stephen Lewis, envoyé spécial du secrétaire général des Nations unies pour le VIH/sida en Afrique et commissaire à l'Organisation mondiale de la santé. Son allocution esquissera les contours des objectifs du Millénaire pour le développement de l'ONU. «En raison du thème de cette année, M. Lewis devrait porter une attention particulière à la réalité urbaine», précise Marianne Fizet.

Écrivains et journalistes

D'autres activités sont prévues. Des conférences matinales, intitulées «Les petits-déjeuners sur le campus», permettront à des personnalités publiques de s'adresser aux chercheurs. Il s'agit là d'une formule fort appréciée des participants. Comme l'explique Mme Fizet, «on désire faire le pont entre des écrivains, des journalistes, des politiciens, des gens qui travaillent sur le terrain



David Suzuki

et des chercheurs qui ont un intérêt pour les mêmes sujets. Cela leur permet de partager leurs observations.»

Cette année, la FCSH ouvre tout grand la porte aux écrivains et aux journalistes qui se sont intéressés aux réalités urbaines. En se basant sur la thématique, l'excellente auteure Eden Robinson présentera des passages tirés, entre autres, de son dernier roman *Blood Sports*. C'est aussi le cas de Suketu Mehta, qui fera découvrir des facettes de Bombay, sujet de son premier roman *Maximum City*. L'écrivain Anosh Irani brodera lui aussi un portrait de la métropole indienne.

C'est avec fierté que Mme Fizet souligne la présence de la poète, romancière et essayiste Nicole Brossard. La Québécoise, auteure d'une trentaine de livres, «est la première francophone à participer aux "petits-déjeuners sur le campus"», indique-t-elle.

Présence anglophone

Car force est d'admettre que la vaste majorité des communications du congrès se déroulera en anglais. «La plupart des associations offrent leurs conférences en anglais. Il n'y en a qu'une, l'Association des traduc-

teurs, qui propose un contenu complètement bilingue. Et il y en a quelques-unes qui auront un contenu en français.» C'est le cas, à titre d'exemple, de l'Association des littératures canadienne et québécoise.

Lorsqu'on questionne Marianne Fizet sur le faible espace qu'occupe le français, elle répond que le FCSH tente d'offrir plus de place à la langue de Molière. Toutefois, elle précise que «le ratio du français lors du congrès représente plus ou moins la place qu'il a au sein du pays. Il y a entre 10 % et 15 % des communications qui seront en français». Par ailleurs, elle admet que plusieurs des spécialistes comprennent et communiquent en français, et qu'il serait donc possible d'offrir davantage de communications dans cette langue.

Collaborateur du Devoir

LA VILLE, FESTIVAL DU SAVOIR

À l'université York de Toronto, du 27 mai au 6 juin 2006.

• SCIENCES HUMAINES •

Université York

Une UQAM à la torontoise

«La "leader" universitaire canadienne en recherche et en enseignement interdisciplinaires»

L'université qui accueille cette année le congrès de la Fédération canadienne des sciences humaines se présente comme l'université innovatrice de Toronto. «Notre devise est "Redéfinir le possible"», indique Stan Shapson, vice-président à la recherche et à l'innovation de l'université York.

CLAUDE LAFLEUR

De par sa taille, ses programmes académiques, sa façon de mener la recherche scientifique et de collaborer avec son milieu, l'université York se compare à l'université du Québec à Montréal. «Cela vous donne une bonne idée de la place que nous occupons dans le réseau universitaire ontarien», poursuit M. Shapson. On pourrait aussi dire que nous sommes l'équivalent de UCLA — University of California in Los Angeles. On pourrait en fait considérer que l'université de Montréal et l'université McGill sont en quelque sorte l'équivalent de Harvard et de Stanford, alors que nous, nous sommes la UCLA du Nord-Est américain.»

Depuis 1959

Fondée en 1959, l'université York est une jeune université (comme l'UQAM). L'une comme l'autre mettent l'accent sur l'enseignement et les recherches à caractère social, elles n'ont pas de faculté de médecine, mais ont une école de sciences administratives très réputée.

L'université York se présente par ailleurs comme «la "leader" universitaire canadienne en recherche et en enseignement interdisciplinaires». Troisième plus grande université au Canada, après l'Université de Toronto et le réseau des Universités du Québec, elle compte 50 000 étudiants et 7000 professeurs, chercheurs et employés. L'université comprend 11 facultés et 22 centres de recherche. Sa faculté des arts est la plus grande au Canada alors que sa faculté des sciences environnementales est réputée pour son enseignement interdisciplinaire, tout comme sa faculté des sciences et de génie et son école de droit (la plus grande au Canada) sont reconnues sur la scène internationale.

Glendon College: un îlot francophone

En outre, la clientèle étudiante de l'université York se compare assez bien à celle de l'UQAM. Cherchant à donner accès aux études supérieures au plus grand nombre possible de personnes, on y retrouve quantité d'étudiants dont les parents n'ont jamais fréquenté

l'université ou qui viennent d'immigrer au Canada. Une large part des étudiants de York provient de la grande région de Toronto alors qu'environ 15% viennent de l'extérieur du Canada.

«Si un jour vous passiez dans le "hall" de notre pavillon principal au moment où les nombreuses associations étudiantes se présentent, vous auriez l'impression d'être aux Nations unies», lance Stan Shapson. Il y a une telle diversité d'étudiants que c'en est absolument fascinant!»

L'université compte même un contingent assez important d'étudiants québécois, notamment des francophones venus étudier au Glendon College — «l'îlot francophone au cœur d'une mer anglophone», indique Stan Shapson.

Cette institution rassemble 2000 étudiants qui suivent une formation autant en anglais qu'en français. «Glendon est ni plus ni moins qu'une petite université qui favorise les études dans les deux langues», dit-il. Pour cette raison, nous comptons un bon contingent d'étudiants québécois qui désirent suivre une formation bilingue à l'extérieur du Québec. Le bilinguisme représente, pour nous, un aspect très important de notre université.»

Une recherche originale

«Je dois préciser que, puisque notre université existe depuis moins d'un siècle — contrairement à la plupart des universités canadiennes —, nous devons faire preuve d'une grande créativité pour nous distinguer», indique le vice-président à la recherche et à l'innovation.

C'est ainsi que, les années 1960 marquant les débuts de l'exploration spatiale, l'université York s'est dotée d'un important programme d'étude de la haute atmosphère terrestre. Elle a par ailleurs développé d'importantes expertises en histoire, en sciences sociales et en politique, tout comme dans le domaine des études sur le sens de la vision. «Dans ce domaine, par exemple, nos recherches portent aussi bien sur les maladies qui affligent les yeux des personnes âgées que sur les problèmes de perception visuelle en orbite, ou encore sur divers problèmes en neurosciences...», souligne M. Shapson.

De la santé à l'international

À partir des expertises scientifiques acquises — ce que M. Shapson appelle «nos forces» —, l'université York a récemment dressé quatre grands thèmes de recherche: la santé, le développement durable, la culture et le divertissement ainsi que les études internationales. «Etant donné que nous n'avons pas de faculté de médecine, dit-il, les re-



SOURCE: UNIVERSITÉ YORK

L'université York est la troisième plus grande du Canada.

cherches que nous menons en santé visent de nouvelles approches, ou de nouvelles solutions, qui sont complémentaires aux travaux en médecine réalisés dans les autres universités. Quant au développement durable, il concerne aussi bien la protection de l'environnement que les sources d'énergie renouvelables ou le développement durable des entreprises. Le volet culture et divertissement porte, entre autres, sur l'étude et le développement des nouveaux médias et du multimédia. Quant aux études internationales, elles concernent aussi bien des questions touchant l'Amérique latine ou l'Asie que les camps de réfugiés ou l'immigration au Canada. Comme vous le voyez, nos champs d'intérêt sont très diversifiés!»

Orientation interdisciplinaire

L'université met en outre beaucoup l'accent sur l'interdisciplinarité. «S'il est normal de voir, dans une université, les physiciens et les chimistes travailler ensemble, chez nous, nous les faisons collaborer avec des

biologistes sur des questions touchant aussi bien la santé des enfants que les politiques ou l'administration de la santé», indique Stan Shapson. Nous cherchons également à collaborer avec les universités qui pensent comme nous ainsi qu'avec la communauté dans laquelle nous vivons.»

De surcroît, les chercheurs de York tentent tout aussi bien de collaborer avec des groupes communautaires qu'avec les entreprises environnantes. «Nous cherchons à voir comment nous pourrions leur venir en aide», explique M. Shapson. Et il ne s'agit pas seulement de contributions de la part de nos scientifiques, mais également de la part du personnel de nos écoles de gestion ou de droit, etc.»

«Nous espérons ainsi, tant par nos activités académiques que scientifiques, avoir des impacts positifs à la fois sur notre communauté et sur l'ensemble de la planète», de conclure Stan Shapson.

Collaborateur du Devoir

Centenaire de la mort du dramaturge norvégien

Adapter Peer Gynt pour la scène

Le poème d'Ibsen reçoit d'Errol Durbach une coloration politique canadienne

Pour souligner le centenaire de la mort du grand dramaturge norvégien Henrik Ibsen, la Fédération canadienne des sciences humaines a invité, à l'occasion de son congrès, le spécialiste international Errol Durbach à donner une conférence le 29 mai prochain. Il partagera notamment avec les congressistes les différentes difficultés qu'il a rencontrées alors qu'il a adapté le long poème dramatique «Peer Gynt» pour la scène.

MARTINE LETARTE

Sur le plan international, Henrik Ibsen (1828-1906) a été l'auteur le plus influent de son temps. Bien que l'essentiel de sa carrière ait été consacré à l'art dramatique, il a également été un très grand poète.

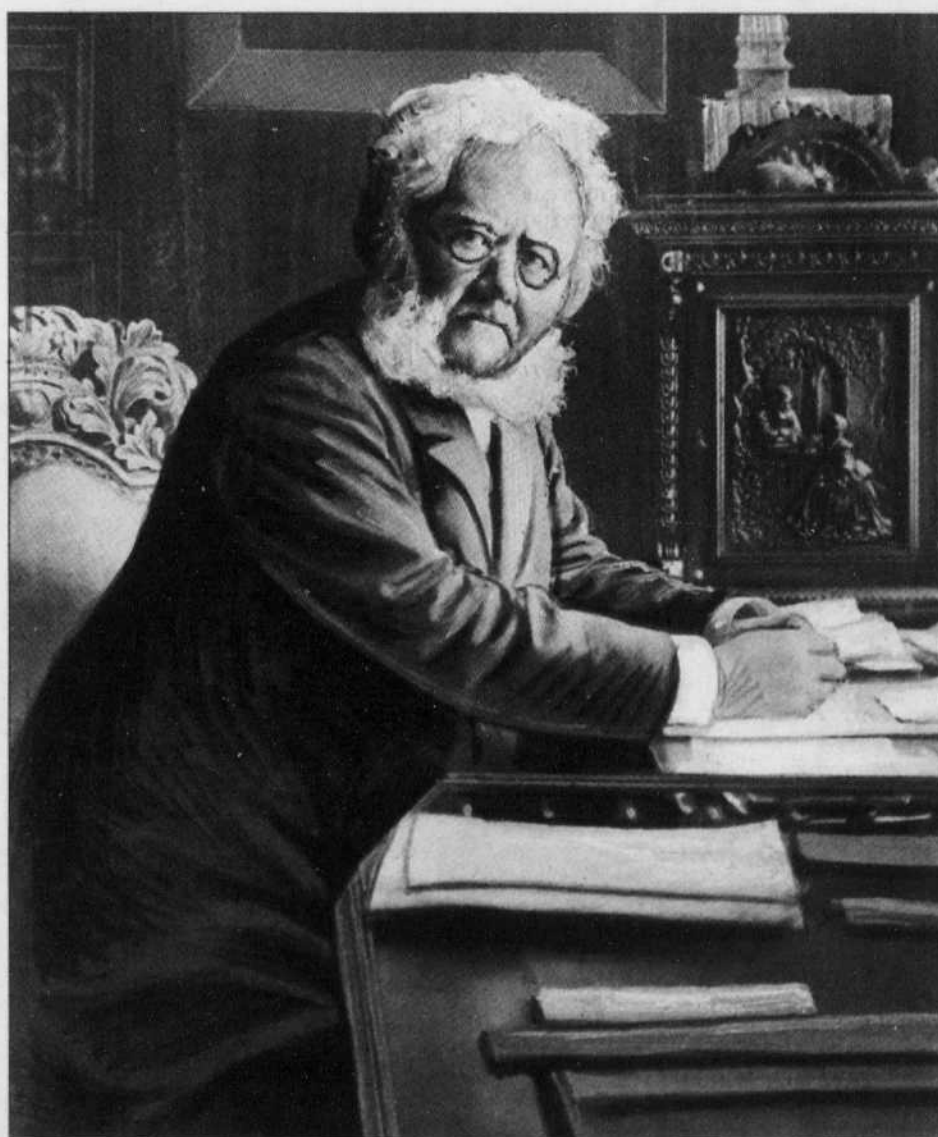
En 1867, Henrik Ibsen a écrit le poème dramatique *Peer Gynt*, où il met en lumière le problème de la personnalité de l'homme. Dans cette œuvre toujours influente aujourd'hui, il est question du tiraillement éprouvé par une personne lorsqu'elle doit choisir entre faire sa vie en jouant différents rôles par opportunisme ou demeurer fidèle à sa propre vocation.

Devenu vieux, Peer, un homme faible et sans volonté, règle ses comptes avec lui-même, porte un regard critique sur sa vie pour réaliser à quel point il s'est égaré, à quel point il a gâché son existence. Pour illustrer cette situation dramatique, Peer ramasse un oignon par terre et le péle. Chaque pelure évoque différents rôles qu'il a joués au cours de sa vie. Il péle, il péle, mais il n'arrive jamais à atteindre le cœur.

Adapter sans dénaturer

Le texte original de *Peer Gynt* est un poème dramatique d'une durée de lecture d'environ huit heures. En 1999, le professeur de théâtre et d'anglais à l'Université de Colombie-Britannique, Errol Durbach, a décidé d'adapter le texte pour la scène. «Ce n'était pas une mince tâche. J'ai pris un grand poème classique de huit heures et je l'ai transformé en un drame poétique de deux heures et demie adapté pour la scène. Je devais restructurer complètement l'œuvre, et le grand danger d'une telle opération est de l'altérer», a expliqué M. Durbach au *Devoir* lors d'un entretien téléphonique.

Le fait que le texte original de *Peer Gynt* soit un poème augmente le niveau de difficulté de la traduction. «Avant de commencer mon travail, j'ai regardé plusieurs traductions de *Peer Gynt* et j'ai réalisé que la plupart étaient faites en prose. J'ai voulu garder les rimes car, selon moi, elles sont très importantes. Elles



Une des rares images du dramaturge Henrik Ibsen (1828-1906).

sont même indispensables si on veut préserver le rythme du texte. C'est certain que je n'ai pas pu traduire ligne par ligne, mot par mot, mais j'espère que j'ai réussi à saisir l'esprit du texte», ajoute le spécialiste.

Actualiser la pièce

Pour être bien compris par le public, certains aspects des textes anciens sont généralement revus

lors d'une adaptation. «Les références à l'actualité norvégienne des années 1860 ne veulent plus rien dire aujourd'hui pour les Canadiens. Plus personne ne comprend ces allusions. En 1999, quand je me suis lancé dans l'adaptation de la pièce, j'ai transformé ces références en m'inspirant de l'actualité politique du moment avec Jean Chrétien, Preston Manning, Joe Clark et les autres», soutient M. Durbach.

L'actualité étant ce qu'elle est, cette adaptation de *Peer Gynt* est déjà dépassée. En prévision d'une présentation de l'œuvre sur les planches en septembre prochain à Vancouver, M. Durbach travaille maintenant à réactualiser sa version de 1999. «Je dois retravailler le texte et faire des références à Stephen Harper, Jack Layton et compagnie.»

Une œuvre toujours pertinente

Si certains aspects de *Peer Gynt* doivent être actualisés, d'autres sont intemporels et universels. «Dans le fond, ce texte raconte l'histoire d'un homme qui, un jour, porte un regard sur lui-même. Toute la psychologie et la philosophie de l'œuvre demeurent pertinentes aujourd'hui», affirme le professeur.

De plus, selon M. Durbach, plusieurs drames modernes sont directement inspirés de l'œuvre de Henrik Ibsen. «Prenons Krapp's Last Tape de Beckett. L'œuvre raconte l'histoire d'un homme qui essaie de comprendre sa vie. Ce n'est rien de moins qu'une version moderne de *Peer Gynt*».

Henrick Ibsen a également contribué à l'avancement de la cause des droits des femmes grâce à son œuvre, selon le spécialiste. En 1879, sa *Maison de poupée* a fait sensation et a été jouée dans plusieurs pays d'Europe et en Amérique. Le drame social raconte l'histoire de Nora Helmer, une femme qui refuse d'obéir à son mari et ose briser son «parfait mariage», en apparence. Grâce à cette œuvre qui revendique le droit des femmes d'être libres, épanouies, indépendantes et responsables, Ibsen est devenu l'un des chefs de file du théâtre d'avant-garde européen. «Cet aspect de l'œuvre d'Ibsen est encore très intéressant aujourd'hui», affirme Errol Durbach.

Ce n'est pas un hasard si M. Durbach a été choisi pour donner une conférence pour souligner le centenaire de la mort d'Ibsen au congrès de la Fédération canadienne des sciences humaines. En plus de son travail de traduction et d'adaptation de *Peer Gynt*, il est le président du Comité international Ibsen chargé de promouvoir la Conférence internationale d'Ibsen, qui a lieu tous les trois ans.

De plus, en 2000, il a été invité en Norvège au *Peer Gynt Festival*. «Je devais présenter sur scène, avec des comédiens, la dernière demi-heure de mon adaptation de l'œuvre. Deux autres équipes, l'une provenant de Chine et l'autre d'Argentine, ont été invitées à faire la même chose. Pour les Norvégiens, le but de cet exercice est de regarder comment les œuvres d'Ibsen sont jouées aujourd'hui à travers le monde», conclut le grand spécialiste.

Collaboratrice du Devoir

Errol Durbach prononcera sa conférence le 29 mai de 10h30 à midi.

La recherche en sciences sociales et humaines, en arts et en lettres

EXCELLENCE soutenir CRÉATIVITÉ encourager IMPACT maximiser

Le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture

Québec

SCIENCE HUMAINES

Histoire et informatique

Une société où les gens comptent et... sont comptés

«Ce n'est pas une révolution, mais une importante transformation»

Certes, l'histoire s'écrit... mais elle peut également s'informatiser. D'ailleurs, les historiens ont de plus en plus recours à l'informatique pour déchiffrer le passé afin de comprendre la société canadienne. Chercheur reconnu et professeur d'histoire à l'Université d'Ottawa, Chad Gaffield nous explique cette facette de la recherche.

ULYSSE BERGERON

«Ce n'est pas une révolution, mais une importante transformation. L'informatique nous permet d'analyser les changements historiques sous d'autres perspectives. Elle offre une analyse sous de nouveaux angles», ce qui, par le fait même, ouvre la porte à de nouvelles connaissances, résume le professeur d'histoire à l'Université d'Ottawa Chad Gaffield.

Traitement de données

Le Comité canadien d'histoire et d'informatique (CCHI) — qui fait partie de la Société historique du Canada — soutient que les apports de l'informatique sont nombreux. Ils se concentrent surtout en méthode quantitative, dans la gestion informatisée de l'information, la publication, la communication et la diffusion électronique, et dans la pédagogie assistée par ordinateur.

Pour sa part, M. Gaffield souligne que c'est sur le plan du traitement des données recueillies que l'informatique crée une valeur ajoutée à la recherche. La comptabilisation et l'analyse, en peu de temps, d'une quantité titanesque d'informations permettent aujourd'hui d'accéder à un univers jusque-là insoupçonné.

Depuis quelques années déjà, l'informatique permet aux spécialistes de parcourir l'histoire vécue par «les gens ordinaires» de la société canadienne. De quelle façon? En leur donnant une voix par l'analyse des recensements déjà effectués au pays.

Identifier les «anonymes»

Avant, les historiens s'appuyaient essentiellement sur les actes et les motivations des grands acteurs sociaux ainsi que les événements historiques marquants comme les guerres pour comprendre l'histoire d'un pays, rappelle M. Gaffield. Du même coup, ils ne pouvaient prendre en compte le rôle de ce qu'ils appellent les «anonymes», c'est-à-dire les citoyens qui forment la population.

M. Gaffield admet qu'avant les années 1960, «on percevait l'histoire canadienne comme un train; c'est-à-dire que le train embarquait plusieurs passagers, mais on ne jugeait pas nécessaire de les étudier. On se disait plutôt qu'il fallait porter notre attention sur le conducteur, comme s'il était le seul à influencer le parcours des locomotives».

Plus que jamais, on réalise aujourd'hui que cette méthode d'analyse était incomplète. L'informatique et la numérisation donnent justement accès à ces

données en permettant une analyse des recensements qui ont eu lieu sur le sol canadien. Cela permettrait de remonter le temps jusqu'au XVII^e siècle, à l'époque où l'intendant français Jean Talon fit le premier recensement du pays.

Admettant qu'on «ne peut lire littéralement» ces recensements, M. Gaffield avance qu'il «fait une expertise dans la matière afin d'interpréter ces données correctement. Il faut lire avec des yeux bien informés».

Expliquer un Canada en émergence

Toutefois, pour l'instant, les efforts sont plutôt tournés vers la première moitié du XX^e siècle. Chad Gaffield est le principal chercheur de l'Infrastructure de recherche sur le Canada au XX^e siècle (IRCS), un programme de recherche de portée internationale dont l'objectif est de cibler les principaux facteurs qui ont mené à l'émergence du Canada moderne.

Il résume ainsi la mission de l'IRCS: «Comment une petite société, rurale, quasi coloniale, est devenue un pays important dans le monde et cela, malgré sa population fragmentée et son vaste territoire?» La question est lancée. Il ne reste plus aux historiens, sociologues, géographes et statisticiens qui participent au projet qu'à filtrer et interpréter les recensements canadiens de la première moitié du siècle: 1911, 1921, 1931, 1941 et 1951.

Un effort de sept universités

L'IRCS, qui nécessite un investissement de 15 millions de dollars, regroupe 10 chercheurs issus de sept universités canadiennes. Près de 130 membres de l'infrastructure participent au projet. On compte parmi eux de nombreux étudiants.

Jusqu'à présent, le projet a permis de cibler deux hypothèses pour expliquer l'émergence canadienne dans l'ère moderne. «Il y a tout d'abord la scolarisation et l'accroissement du taux d'alphabétisation», note-t-il.

«Très tôt au XX^e siècle, on remarque qu'une vaste partie de la population est capable de lire et d'écrire.» Evidemment, le taux d'alphabétisation dépend de nombreux facteurs, entre autres de la région ou province dans laquelle on réside. On ne peut donc percevoir le Canada d'alors comme un ensemble homogène.

Un exemple frappant reste celui du Québec. Ce n'est qu'à partir des années 1960, de la Révolution tranquille, que l'éducation se généralisa à l'ensemble de la population, ce qui dénote d'un «décalage évident avec le Canada. Mais depuis, le Québec a su rattraper le retard.»

Selon M. Gaffield, l'éducation doit être perçue comme la pierre angulaire de l'émergence du Canada moderne. «L'investissement public dans l'éducation était une très bonne chose. On peut aussi remarquer qu'en Occident, ce sont les pays qui ont investi en éducation qui ont accédé à cette modernité, soit les pays qui ont favorisé un système public ouvert à tous.»

L'urbain et le rural

Le traitement des recensements du début du siècle a également permis de cibler deux trajectoires



ARCHIVES LE DEVOIR

Depuis quelques années déjà, l'informatique permet aux spécialistes de parcourir l'histoire vécue par «les gens ordinaires» de la société canadienne. Ci-dessus, une scène de Montréal en 1953.

possibles d'analyse historique. «Il y a tout d'abord une trajectoire urbaine, puis il y a une trajectoire rurale. Cela nous permet de repenser l'histoire sous deux angles, comme s'il y avait deux Canada.»

L'IRCS est un projet d'envergure qui participe au North Atlantic Population Project, une initiative qui rassemble des chercheurs du Canada, des États-Unis, de la Norvège, de l'Islande et de la Grande-Bretagne. Ces pays sont les seuls au monde à avoir complètement numérisé les recensements de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. «Cela nous permet de contextualiser et de

mettre en relief les facteurs qui permettent l'évolution des sociétés.» «On ne pourrait arriver à comptabiliser et traiter toutes ces données sans l'informatique», conclut M. Gaffield. Pourtant, cette ouverture à l'informatique ne s'est pas faite sans heurts. Il fut un temps — il y a quelques décennies — où l'utilisation d'outils informatiques dans la discipline était perçue, ni plus ni moins, comme «une trahison par rapport à la discipline», rappelle l'historien.

Collaborateur du Devoir

Société

L'immigration transforme les villes

«Des concepts raciaux sont imprégnés dans nos conceptions présentes et passées du tissu urbain canadien»

Comment les différentes communautés raciales se côtoient-elles dans une ville comme Toronto ou Montréal? Voilà la question qu'étudie Cheryl Teelucksingh, sociologue à l'université Ryerson de Toronto. C'est entre autres en observant la vie bouillonnante aux abords du centre commercial Eaton Center de Toronto qu'elle a développé le concept de la «racialisation» des espaces urbains.

CLAUDE LAFLEUR

Dans le cadre du congrès de la Fédération canadienne des sciences humaines, une chercheuse torontoise, qui a vécu à Montréal, présente son concept qui fait l'objet d'une récente anthologie intitulée *Claiming Space: Racialization in Canadian Cities*.

Cheryl Teelucksingh est professeure associée au département de sociologie de l'université Ryerson, où elle enseigne la sociologie urbaine et l'identité raciale dans la société canadienne. Elle est également chercheuse au Centre pour la justice sociale de Toronto. Ses travaux portent sur la répartition des communautés dans une ville comme Toronto. «En fin de compte, j'essaie de comprendre comment s'organisent les communautés dans le contexte canadien», dit-elle. Je m'intéresse également au rôle que jouent les races dans le développement urbain.» Originnaire de Trinidad et ayant vécu dans la Petite-Bourgogne de Montréal, Mme Teelucksingh se passionne pour les questions d'égalité sociale.

L'évolution du «Times Square» de Toronto

En particulier, la chercheuse a observé ce qui se passe depuis une dizaine d'années à l'angle des rues Yonge et Dundas. Toute personne qui aborde le Eaton Center par cette intersection sud-ouest se trouve plongée dans la cohue des vendeurs de rue, des amuseurs publics, des panneaux publicitaires sur écran plasma et de la foule des magasiniers, des gens d'affaires et des badauds. «C'est, estime-t-elle,



FINBARR O'REILLY REUTERS

«J'essaie de comprendre comment s'organisent les communautés [culturelles] dans le contexte canadien», dit la sociologue Cheryl Teelucksingh.

un environnement urbain idéal puisque cette intersection est facilement accessible en métro et qu'en plus, des écoles et des tours d'habitation se trouvent tout près.»

Toutefois, bien qu'au cœur des activités commerciales et d'affaires du centre-ville de Toronto, l'intersection est généralement considérée comme un endroit

peu sûr puisque fréquenté par des pickpockets, des vendeurs de drogues et par des membres de gangs de rue. «Au fil des ans, les jeunes Noirs en ont fait leur point de rencontre», précise Mme Teelucksingh. Or, étant donné leur couleur, leur habillement et leur comportement, ces jeunes Noirs sont perçus par les policiers «un bon nombre de gens comme des bons à rien.»

En 2003, pour contrer le phénomène, l'intersection a été réaménagée — pour ne pas dire nettoyée — pour en faire le Dundas Square, l'équivalent torontois, dit-on, du Times Square de New York. Les autorités ont donc transformé l'endroit en un espace organisé pour les rencontres et la distraction, espérant de la sorte susciter l'investissement des promoteurs et de la communauté des affaires.

«Voilà comment s'organise un espace urbain», relate la professeure Teelucksingh. Il y a à la fois des mouvements naturels et des forces organisées qui façonnent tout milieu urbain.»

L'intersection Yonge et Dundas n'est qu'un exemple qui illustre la «racialisation» de l'espace, c'est-à-dire l'organisation ethnique de l'espace d'une ville canadienne, indique-t-elle encore. Ses travaux montrent que cette organisation se fait à partir de

conceptions idéologiques de l'espace public et privé. «Des concepts raciaux sont imprégnés dans nos conceptions présentes et passées du tissu urbain canadien», dit-elle. L'occupation de l'espace urbain par différents groupes dépend tout à la fois de la façon de concevoir les espaces physiques et imaginés ainsi que des politiques d'aménagement des espaces. Les grandes villes canadiennes se sont donc développées selon la façon dont les communautés ethniques et raciales ont occupé le territoire, se taillant par le fait même des espaces politiques et économiques.»

Montréal, une ville où l'on ne se mélange pas

La chercheuse observe que chaque ville évolue à sa façon, selon la nature et la succession des communautés qui s'y installent. D'après ses observations, Montréal est particulièrement différente des autres grandes villes canadiennes en ce qu'il s'agit d'une ville où les communautés ne se mélangent guère. «Par exemple, lorsque vous pensez à Westmount, dit-elle, vous pensez aux riches anglophones qui y habitent. Aux États-Unis, on ne les met vraiment pas en valeur en tant que tels, comme l'illustre d'ailleurs si bien l'actualité récente. Cela génère par conséquent d'importantes différences dans le tissu urbain des villes des deux pays.»

En donnant ses cours de sociologie, la professeure a réalisé que, lorsqu'on traite de problèmes raciaux, pratiquement toutes les ressources proviennent des États-Unis — un contexte bien différent du nôtre. Elle a par conséquent décidé d'étudier de près le contexte canadien et de colliger une anthologie de ce qui se vit dans les principales villes canadiennes.

Plusieurs collègues y ont contribué, notamment des chercheurs de l'Université de Montréal et de l'université McGill. «Or, on constatera dans cette anthologie que chaque ville canadienne a ses différences et que tout dépend de l'histoire, des contextes culturels et politiques qui s'y trouvent appliqués, etc.», conclut Cheryl Teelucksingh.

Collaborateur du Devoir

Cheryl Teelucksingh participera à la table ronde «La viabilité et la ville» le 1^{er} juin.

SCIENCE HUMAINES

CONGRÈS 2006

CE CAHIER SPÉCIAL

EST PUBLIÉ PAR LE DEVOIR

Responsable NORMAND THÉRIAULT

ntheriault@ledevoir.ca

2030, rue de Bleury, 9^e étage, Montréal (Québec) H3A 3M9.

TÉL: (514) 985-3333 redaction@ledevoir.com

FAIS CE QUE DOIS

SCIENCE HUMAINES

Littérature

Le regard de l'écrivaine sur les villes

Une présence marquée de Nicole Brossard au congrès de Toronto

Dans ses œuvres, la grande poète, romancière et essayiste Nicole Brossard a toujours laissé une place prépondérante aux villes, que ce soit Montréal, qui l'a vue naître et où elle a toujours vécu, ou d'autres villes qui l'inspirent. Cette année, le congrès de la Fédération canadienne des sciences humaines se déroule du 27 mai au 3 juin sous le thème «La ville: un festival de savoir». Pour l'occasion, Nicole Brossard est invitée à donner une conférence sur son rapport à la ville. De plus, étant donné que ses œuvres sont publiées un peu partout dans les Amériques, une table ronde aura lieu en présence de quelques-uns de ses traducteurs.

MARTINE LETARTE

La ville est souvent un lieu privilégié d'inspiration pour les écrivains. «C'est dans la ville qu'on peut observer la vie, le va-et-vient des êtres humains dans leur destin, la circulation des émotions et des idées, etc. Tous ces aspects de la vie intéressent grandement les écrivains», confie Nicole Brossard.

Lors de sa présentation à Toronto, Mme Brossard soulignera l'importance de certaines villes dans ses œuvres. «Dans mes trois premiers romans, Montréal était très présente. Dans "Le Livre", publié en 1970, la métropole est explorée dans le quotidien.

Dans "Sold out", en 1973, je raconte le Montréal des années 1940 vécues par mon père. Finalement, "French Kiss", publié en 1974, est une véritable traversée de Montréal d'est en ouest», explique l'écrivaine.

Plus récemment, en 1995, avec *Baroque d'aube*, elle a porté un regard différent sur Montréal. «Dans ce roman, je raconte l'histoire d'un écrivain londonien qui vient à Montréal pour faire traduire son livre. On voit donc la ville à travers les yeux d'un étranger», poursuit la lauréate du prix Athanase-David, la plus haute distinction littéraire au Québec.

Explorer, désirer d'autres villes

Nicole Brossard va parfois à la rencontre de villes qu'elle connaît moins lorsqu'elle plonge dans l'écriture d'un nouveau roman. «Pour l'écriture de "Hier", qui se passe à Québec, je m'y suis rendue et je me suis vraiment laissée imberber par la ville», raconte-t-elle.

L'écrivaine se permet parfois de situer l'action de ses personnages dans des villes qu'elle n'a jamais visitées. «Toujours dans "Hier", je parle de Stockholm et d'Istanbul et, au moment où j'écrivais, je n'avais

jamais visité ces villes. Je l'ai fait par la suite. De plus, lorsque j'ai commencé à écrire "Le Désert mauve", je n'étais jamais allée dans le désert, mais j'ai eu la chance de m'y rendre en cours d'écriture. Ainsi, j'ai pu relire les textes écrits avant mon voyage pour m'assurer qu'ils étaient pertinents», explique Mme Brossard.

La ville au XXI^e siècle

Nicole Brossard profitera également de sa tribune pour poser la question de l'évolution de la ville au cours des dernières années et décennies. «Est-ce que le réseau Internet serait devenu la nouvelle ville? Dans Internet, on peut faire une foule d'activités qu'on fait généralement en ville, comme échanger ses idées, faire du commerce, participer à différentes activités illucites, etc. C'est un sujet intéressant de réflexion», soutient l'auteure.

Max Weber a déjà repris le célèbre adage allemand datant du XV^e siècle: «L'air de la ville rend libre». Lors de sa conférence, Nicole Brossard interrogera également la pertinence de cette affirmation dans le contexte actuel. «Dans les romans, la ville, grâce à la variété d'activités qu'elle propose, représente généralement un espace de liberté. Toutefois, il est intéressant de se demander si c'est toujours vrai aujourd'hui.»

Traduire Nicole Brossard

L'œuvre de cette grande écrivaine québécoise est traduite un peu partout dans le monde. Toutefois, les Amériques demeurent un endroit particulièrement accueillant pour Nicole Brossard. Ses ouvrages sont traduits en anglais pour le marché nord-américain et en espagnol pour le marché sud-américain.

Le 28 mai, l'Association canadienne de la traductologie (sic) a invité quelques traducteurs de



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«C'est dans la ville qu'on peut observer la vie, le va-et-vient des êtres humains dans leur destin, la circulation des émotions et des idées», dit Nicole Brossard.

L'œuvre de Nicole Brossard à partager leurs impressions sur les particularités de leur travail. C'est la professeure au département d'anglais de l'université York et traductrice de quatre œuvres de Mme Brossard, Barbara Godard, qui coordonne la table ronde. Les traducteurs invités sont les poètes montréalais Erin Mouré et Robert Majzels, le poète luxembourgeois Pierre Joris, la romancière argentine Raquel Heffes ainsi que la poète et essayiste mexicaine Monica Mansour.

Il sera notamment question des difficultés rencontrées lorsqu'on traduit une œuvre de Nicole Brossard.

«Elle essaie toujours de pousser les limites de la langue française et d'innover sur le plan des formes de poésie. Les choix esthétiques littéraires faits par Mme Brossard lors de l'écriture d'un texte doivent être préservés dans la traduction et c'est souvent un grand défi pour nous», explique Barbara Godard.

Succès de l'œuvre

De plus, la traductrice souligne que Nicole Brossard est reconnue dans le monde anglophone comme étant une écrivaine très importante dans le domaine de l'expérimentation linguistique. «C'est

beaucoup grâce au travail des traducteurs que c'est possible», ajoute Mme Godard.

Nicole Brossard confirme que, pour être en mesure de refléter l'essence de ses textes dans une autre langue, le traducteur doit bien connaître son univers, son style et ses tournures de phrases. «Lorsqu'on traduit un de mes textes, surtout la poésie, on est loin de la traduction mot à mot!», indique l'écrivaine, qui participera également à la table ronde.

Nicole Brossard précise aussi qu'elle est généralement plusieurs fois consultée pour éclaircir différents aspects de son

œuvre lors du processus de traduction. Elle regarde aussi le résultat final. «Mon rapport à l'anglais se raffine à travers les années et je me débrouille aussi un petit peu en espagnol. Je ne relis pas tous les textes, mais une bonne partie», conclut-elle.

Collaboratrice du Devoir

Petit-déjeuner/conférence avec Nicole Brossard le 28 mai de 7h45 à 8h55. La table ronde «Traduire Nicole Brossard à travers les Amériques» se déroulera le 28 mai de 17h à 19h.

Recherche littéraire

Quand la technologie transforme l'écrit

De nouvelles formes de textes sont apparues grâce aux technologies informatiques

Après la révolution de l'imprimerie de Gutenberg, l'écrit connaît en ce moment une autre révolution, celle d'Internet. Elle implique de multiples transformations, encore méconnues. Afin d'étudier et de documenter ces changements, Bertrand Gervais vient d'ouvrir le NT2 (Nouvelles technologies, nouvelles «textualités»), un laboratoire de recherches littéraires sur les nouvelles formes de textes et de fictions.

JEAN-GUILAUME DUMONT

Le passage de la page de papier à l'écran cathodique a ouvert un monde de possibilités pour les créations littéraires. De nouvelles formes de textes sont apparues grâce aux technologies informatiques. Dorénavant, un texte peut être enrichi d'hyperliens, d'animations Flash, de zones interactives, d'images vidéo et de sons.

Depuis au moins une décennie, des auteurs et des artistes avant-gardistes ont ainsi créé plusieurs romans animés, poèmes visuels, œuvres interactives, créations collectives, textes multimédias et hypertextes.

Ce type de création demeure méconnu. «Pour l'instant, les gens ne savent même pas que ça existe», constate Bertrand Gervais, également professeur au département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

Afin d'étudier cette nouvelle forme d'art, le laboratoire NT2, dirigé par Bertrand Gervais, fait appel à une équipe multidisciplinaire formée de spécialistes en littérature, en cinéma, en histoire de l'art et en jeux vidéo. «Il y a une coordonnatrice, dix chercheurs répartis dans cinq universités, et une quinzaine d'étudiants des 2^e et 3^e cycles», énumère Bertrand Gervais.

Pour mener à bien ces travaux, l'UQAM a libéré des locaux pour pouvoir accueillir cette nouvelle équipe. La Fondation canadienne pour l'innovation a, quant à elle, accordé l'année dernière au NT2 une subvention d'environ 2,6 millions de dollars sur cinq ans. Ces fonds ont servi, entre autres, à acheter une armada de serveurs et d'ordinateurs, nécessaires à un projet d'archivage.

Produire, analyser et archiver

Le NT2 planche sur trois programmes visant à faire du laboratoire une ressource pour tous ceux

qui s'intéressent à ces expérimentations littéraires et médiatiques.

Avec le programme intitulé «Ouvrir de la littérature hypertextuelle», le laboratoire cherche à acquérir une pratique et une expertise dans la création d'œuvres hypertextuelles et médiatiques. «Il s'agit de susciter un intérêt pour ces nouveaux formats et, par effet d'entraînement, de favoriser la production d'œuvres originales, afin de préparer la voie à une nouvelle génération de créateurs et de littéraires capables de créer dans un environnement technologique et informatique nouveau», explique le document de présentation du NT2.

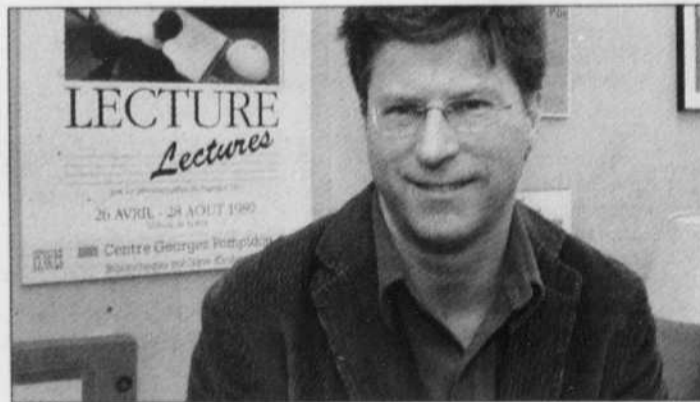
L'«Atelier de lecture» permettra, quant à lui, de développer des stratégies de lecture et d'interprétation des nouvelles formes de création littéraire, qui sont très souvent à mi-chemin entre le texte et l'image. «On se retrouve avec un problème théorique parce que les chercheurs qui sont habitués à analyser les images ne le sont pas avec les textes et inversement», indique Anick Bergeron, coordonnatrice du NT2.

Finalement, l'«Observatoire de littérature hypertextuelle» vise à repérer, cataloguer, conserver et valoriser des créations d'auteurs et d'artistes présentement dispersées dans Internet. «En ce moment, nous sommes en train de monter une ressource qui prend la forme d'une base de données, une sorte de bibliothèque», indique Bertrand Gervais, directeur du NT2. On veut que ça soit disponible en ligne pour tout le monde.

En parallèle, l'équipe du NT2 conçoit aussi un nouveau vocabulaire afin d'utiliser des termes précis pour analyser, décrire et cataloguer les nouvelles formes de créations littéraires et médiatiques.

Sauvegarder un patrimoine en péril

Le programme d'archivage du NT2 permettra de sauver plusieurs œuvres, menacées par l'«erreur



SOURCE: UQAM

Bertrand Gervais

404». Dans Internet, c'est le message qui s'affiche lorsqu'on tente d'accéder à un site qui n'existe plus. Et si rien n'est fait, c'est tout ce qu'il restera des nouvelles formes d'œuvres littéraires d'auteurs et d'artistes qui, faute d'argent, ne peuvent plus les maintenir en ligne dans leur site Internet.

Ainsi, un pan entier de la culture risque de disparaître sans laisser de traces. Jusqu'à présent, l'équipe du NT2 a répertorié plus de 900 sites d'intérêt. «Pour l'archivage, tout est bon, indique Bertrand Gervais. On veut être le plus exhaustif possible.» La tâche est longue et difficile. D'une part, il faut chercher à travers un réseau Internet toujours plus étendu. D'autre part, il faut trouver le moyen de conserver les sites Internet ou de les héberger sur les serveurs du laboratoire.

Récupération des cédéroms et disquettes

La difficulté d'archiver les œuvres numériques ne se limite pas au réseau Internet, car elles sont aussi présentes sur d'autres supports, tels des disquettes ou des cédéroms. «Si on regarde par exemple Eastgate, une des premières maisons d'édition américaines à faire de l'hypertexte, leurs premières disquettes utilisent Hypercard, un pro-

gramme qu'on ne retrouve plus et qui ne fonctionne pas sur les nouveaux systèmes d'opération. Donc, ça oblige à avoir de vieux ordinateurs, avec les anciens logiciels», explique Anick Bergeron.

Pourquoi ne pas convertir le format de vieux documents pour qu'ils deviennent lisibles par les nouveaux programmes? La solution n'est pas si simple. D'une part, cette conversion n'est pas toujours possible. D'autre part, pour les œuvres animées, il peut y avoir un problème de vitesse. «Les textes qui, à l'origine, étaient supposés défiler très lentement, défilent maintenant très vite à cause de la puissance des ordinateurs d'aujourd'hui», explique Anick Bergeron.

En sauvegardant ce patrimoine culturel pour les générations futures, de nouveaux champs d'analyse pourraient voir le jour. Ultimement, Bertrand Gervais souhaite «voir dans cinq ou dix ans si on est capable de faire une histoire de l'évolution de la présence de la littérature ou de l'art dans Internet».

Collaborateur du Devoir

«Reading Across the Broken Line: the New Textuality and its Impact on the Reading Process» sera présenté le 30 mai.



MIKE SEGAR REUTERS

Le monde du livre change. Dorénavant, un texte peut être enrichi d'hyperliens, d'animations Flash, de zones interactives, d'images vidéo et de sons.

